



Elle s'élança sur moi. — Page 247, col. 1.

— Ne pas s'exposer du moins à une ruine totale, à un échec complet, dit douloureusement François de Lorraine, retirer de ces murs maudits les troupes qui me resteront, et les conserver pour de meilleurs jours au roi et à la patrie.

— Le vainqueur de Metz et de Renty battre en retraite! s'écria Gabriel.

— Cela vaut toujours mieux que de s'obstiner dans la défaite, comme le connétable à la journée de Saint-Laurent, dit le duc de Guise.

— N'importe! reprit Gabriel, le coup serait désastreux et pour la gloire de la France et pour la réputation de monseigneur.

— Eh! qui le sait mieux que moi! s'écria le duc de Guise. Voilà ce que c'est que le succès et que la fortune! Si j'avais réussi, j'eusse été un héros, un grand génie, un demi-dieu. J'échoue, et je ne serai plus qu'un esprit présomptueux et vain qui méritera la honte de sa chute. La même tentative qu'on eût appelé grandiose et suprenante, si elle eût heureusement abouti, va m'attirer les huées de l'Europe, et ajourner, ou même détruire dans leur germe tous mes projets et toutes mes espérances. A quoi tiennent les pauvres ambitions de ce monde!...

Le duc se tut, consterné. Il y eut un assez long silence que Gabriel, à dessein, se garda d'interrompre.

Il voulait laisser monsieur de Guise mesurer de son œil expert les terribles difficultés de sa situation.

Puis, quand il jugea que le duc les avait de nouveau bien sondés, il reprit :

— Je vous vois, monseigneur, dans un de ces moments de doute qui, au milieu même des plus grandes œuvres, saisissent les plus grands ouvriers. Un mot cependant. Ce n'est pas certainement un génie supérieur, un capitaine consommé comme celui auquel j'ai l'honneur de parler, qui a pu s'engager à la légère dans une entreprise aussi grave que celle-ci. Les moindres détails, les éventualités les plus improbables en

ont été prévus dès Paris, dès le Louvre. Vous avez dû trouver d'avance des dénouements à toutes les péripéties et des remèdes à tous les maux. Comment se fait-il que vous hésitez et cherchez encore?

— Mon Dieu! dit le duc de Guise, votre enthousiasme et votre assurance juvéniles m'ont, je crois fasciné et aveuglé, Gabriel.

— Monseigneur!... reprit le vicomte d'Exmès avec reproche.

— Oh! ne vous blessez pas, je ne vous en veux point, ami! j'admire toujours votre idée qui était grande et patriotique. Mais la réalité aime justement à tuer les beaux rêves. Néanmoins, je m'en souviens bien, je vous avais posé mes objections sur cette même extrémité où nous voilà, et vous aviez détruit ces objections.

— Et comment, s'il vous plaît, monseigneur? demanda Gabriel?

— Vous m'aviez promis, dit le duc de Guise, que si nous nous rendions maîtres en peu de jours des deux forts de Sainte-Agathe et de Nieullay, les intelligences que vous aviez dans la place mettraient dans vos mains le fort de Risbank, et qu'ainsi Calais ne pourrait plus être secouru ni par mer ni par terre. Oui, Gabriel, je me le rappelle, et vous devez vous le rappeler aussi, vous m'aviez promis cela.

— Eh bien! dit le vicomte d'Exmès, sans paraître troublé le moins du monde.

— Eh bien! reprit le duc, vos espérances vous ont menti, n'est-ce pas? vos amis de Calais n'ont pas tenu parole, c'est l'usage. Ils ne sont pas encore certains de notre victoire, et ils ont peur, et ils ne se montreront que si nous n'avons plus besoin d'eux.

— Excusez-moi, monseigneur; qui vous a dit cela? demanda Gabriel.

— Mais, mon ami, votre silence même. L'instant est venu où vos auxiliaires secrets devraient nous servir et pourraient nous sauver. Ils ne bougent pas et vous vous taisez. J'en con-

clus que vous ne comptez plus sur eux, et qu'il faut renoncer à ce secours.

— Si vous me connaissiez mieux, monseigneur, reprit Gabriel, vous sauriez que je n'aime guère parler quand je puis agir.

— Eh quoi? espérez-vous toujours? dit le duc de Guise.

— Oui, monseigneur, puisque je vis, répondit Gabriel avec une expression mélancolique et grave.

— Ainsi le fort de Risbank?...

— Vous appartiendra, si je ne suis mort, quand cela sera nécessaire.

— Mais, Gabriel, ce serait nécessaire demain, demain au matin!

— Nous l'aurons donc demain, au matin! répondit avec calme Gabriel, à moins, je le répète, que je ne succombe; mais alors vous ne pourrez pas reprocher un manque de parole à celui qui aura donné sa vie pour tenir sa promesse.

— Gabriel, dit le duc de Guise, qu'allez-vous faire? braver quelque danger mortel, courir quelque chance insensée? Je ne veux pas, je ne veux pas! La France n'a que trop besoin d'hommes tels que vous.

— Ne vous inquiétez de rien, monseigneur, reprit Gabriel. Si le péril est grand le but est grand aussi, et la partie vaut bien les risques qu'elle entraîne. Ne pensez qu'à profiter du résultat, et laissez-moi maître des moyens. Je ne réponds que de moi, et vous répondez de tous.

— Que pourrai-je faire pour vous seconder du moins? dit le duc de Guise. Quelle part me laissez-vous dans vos desseins?

— Monseigneur, reprit Gabriel, si vous ne m'aviez fait la grâce de venir ce soir sous cette tente, mon intention était d'aller vous trouver dans la vôtre et de vous adresser une requête...

— Parlez, parlez! dit vivement François de Lorraine.

— Demain, 5 du mois, au point du jour, monseigneur, c'est-à-dire sur les huit heures, les nuits sont longues en janvier, veuillez poster